

RACONTE MON QUARTIER

SOUVENIRS D'UNE
BALADE CONTÉE



JUNCTION

« Il faut savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va »

Proverbe cité par une habitante

SOUVENIR D'UNE BALADE

Un quartier, comment y vit-on et comment veut-on y vivre? De quelle manière s'inscrire dans ce lieu et le rêver? L'objectif de ce projet est de récolter les dires des habitants sur leur quartier et d'en faire des histoires rêvées pour l'occasion. Partager le souvenir d'une parole citoyenne au travers d'un conte.

Après avoir parcouru les quartiers de Notre-Dame-aux-Neiges, Saint-Josse Axe Louvain, Bockstael et du marais à Ganshoren, nous voilà près du cœur de la ville de Bruxelles, dans le quartier Jonction.

Située entre le centre, le Sablon et les Marolles qui ont tout trois gardé des traces de leur passé, Jonction marque une rupture.

Le centre, sa Grand-Place historique et ses visiteurs, la place du Sablon, ses édifices venus d'autres temps et sa haute stature, les Marolles, sa Place du Jeu de Balle, son marché et son âme révolutionnaire... Au milieu de ces vieilles ruelles et impasses, Jonction, révèle sa modernité et son enjeu social !

L'église de la Chapelle et les Ursulines sont des rares empreintes restantes de ce quartier qui fut totalement rasé. Une atmosphère de nostalgie se mélange avec l'esprit d'une jeunesse se cherchant dans un mouvement de diversité, de subculture et d'arts urbains. Un réseau de béton, de rampes, de rails et de tunnels forme ici les nouveaux chemins, souligne la nécessité d'un avenir à construire.

Merci aux habitants qui ont accepté de prendre part au projet et de raconter leur quartier afin d'inspirer les contes à lire dans ce livret.

Ces histoires ont été présentées aux habitants lors des balades contées du 26 juin et du 18 septembre. Ce livret en est le souvenir.

Raconte-moi ton quartier, avec l'ARC et les Conteurs en Balade, continue à vivre dans d'autres quartiers à Bruxelles. Vous le retrouverez sur notre site www.arc-culture.be

À bientôt

LE VIEIL HUGO

Emmanuel De Lœul

D'après la collecte réalisée dans le quartier Jonction et Midi (avril-mai 2016) et un emprunt à la collecte de Passeurs d'histoires par le Collectif Anonyme (2010).

J'ai croisé le vieil Hugo sur la place des Ursulines. Je lui ai demandé s'il était du quartier.
« Moi !? Depuis 7 générations au moins ... ! »

Il était lancé :

« Mon grand-père habitait le quartier, en bas, là où aujourd'hui le train passe dans les chambres à coucher. Il était ferrailleur, il tirait une charrette à bras. Il faisait souvent de longs trajets pour trouver de la mitraille. Parfois, il allait jusqu'à la forêt de Soignes ! Ces jours-là il ramenait aussi des hannetons qu'il vendait un franc les quatre aux enfants du quartier. On faisait de l'argent avec tout à l'époque !

- Et vous, où habitiez-vous ?

- On habitait dans les ruelles des Visitandines. J'ai 11 frères et sœurs vous savez. On vivait dans deux petites pièces superposées. Mon père faisait des petits métiers. Quand il perdait un emploi, dans l'après-midi il en trouvait un autre. Parfois il ne cherchait pas, il faisait chiffonnier. Ma mère triait les fripes qu'il ramenait puis elle les reprisait. Les plus précieuses, mon père le revendait dans des boutiques. Les autres, il les amenait au marché aux puces. Nous, les gamins, on fouillait les poubelles des gens chics. Quand on avait trouvé 4 ou 5 vidanges de bouteilles de champagne, on les revendait. On avait assez alors pour acheter un pain gros comme ça ... »

Alors qu'il parlait, j'étais intriguée par la drôle de canne prolongée d'une pince qu'il tenait contre sa cuisse. Je lui ai demandé ce que c'était.

« Oh, ça, c'est mon violon d'Ingres, ma petite passion. Depuis que je suis pensionné, je visite les bulles à verre du quartier. C'est fou le nombre de bouteilles cautionnées que les gens balancent ! Moi je les récupère avec mon bras articulé.

- Votre pension est si faible ?

- Oh non, elle n'est pas grasse mais ce n'est pas ça, non. Ça me fait passer le temps. Et puis, quand j'ai rassemblé une somme suffisante, vous savez quoi ? Je prends le train pour Ostende et je m'offre une dorade royale ou un moules-frites sur l'estacade. Et puis je rentre. »

On s'est salué, j'ai continué ma route et le vieil Hugo s'est approché des bulles à verre.

QUARTIER GRIS

Emmanuel De Lœul

D'après la collecte réalisée dans le quartier Jonction et Midi (avril-mai 2016).

Il était une fois un petit quartier de 3 ruelles en cul de sac. Les maisonnettes s'y chevauchaient, plus misérables les unes que les autres. Des familles nombreuses s'y entassaient à 8, 10 ou 12 sur quelques mètres carrés. Les enfants y dormaient là où ils s'effondraient de sommeil.

Une fois l'an, le roi se rendait dans ce quartier miséreux. Il visitait chaque maison, avait un mot pour chacun. Un incendie avait ravagé un taudis ? Il faisait porter boiseries et meubles pour aider au relogement la pauvre famille. Une femme accouchait-elle de triplés ? Il fournissait vêtements et langes en suffisance et veillait à ce qu'une Soeur Noire se rende régulièrement au chevet des nouveau-nés.

Un jour, le roi se rendit incognito dans le quartier. Mais il portait les mêmes chaussures brillantes que d'habitude... Un enfant les aperçut :

« De Keunik es doe, de Keunik es doe ».

En quelques secondes, tout le monde était rassemblé autour du roi. Il fit alors ce discours

« Bonnes gens, vos malheurs se terminent. Cela suffit, Nous avons décidé de vous offrir un logement décent, sûr, sain, qui durera 100 ans. »

Le lendemain, les familles furent déplacées dans les rues voisines, leur quartier fut rasé et, à la place, on construisit une haute et large tour grise d'appartements.

Depuis, le roi s'occupait ailleurs et ne venait plus. Plus personne non plus ne passait par ce quartier qui semblait à tous d'une tristesse infinie. Quant aux habitants, une fois relogés dans la tour, ils ne quittèrent plus leur quartier.

La première année après leur relogement, les habitants tinrent une assemblée générale sur l'esplanade grise en contrebas de la tour. Ils étaient encore abasourdis par ce qui leur était arrivé. Cela ne leur semblait pas mieux qu'avant, mais comment le dire, et à qui ? Ils finirent par s'en remettre à la fatalité, imaginant qu'il faudrait au moins une baguette magique pour faire changer leur situation. Ils clôturèrent leur assemblée par une incantation

« Ô fée des fêtes, Ô farfadet des couleurs, nous vous attendons.»

Ils renouvelèrent ce rite chaque année. Mais les années, les décennies passèrent. Rien ne se produisit.

Le jour du centième anniversaire, les habitants étaient réunis en cercles concentriques, tout de gris vêtus, sur la place grise aux dalles brisées.

Ce même jour, dans le quartier voisin, une étrange procession serpentait dans les rues et ruelles. Il n'y avait, dans le cortège, que des moustachus ! Moustaches tombantes, moustaches en tire-bouchon, moustaches minimalistes, moustaches droites et raides comme des triques, toutes portées avec fierté et autodérision.

Fatigué par la longue déambulation, un moustachu traînait la patte. Il était petit, un

sourire éternel illuminait son visage, surligné par une moustache impériale. Il avait perdu de vue ses condisciples. Il emprunta un raccourci et, surpris, se retrouva dans un quartier inconnu, tout gris, avec une tour au milieu et une foule rassemblée au pied de la tour. Il s'était retrouvé au beau milieu de l'assemblée annuelle des habitants de la tour du quartier oublié.

Le moustachu s'approcha. Quand la foule l'aperçut, il y eut un grand silence. Il regardait les gens avec des yeux ronds, plein de curiosité et d'étonnement. Toujours souriant, il avançait plus lentement.

Arrivé près d'un homme à la peau basanée, le moustachu le fixa longuement. Il tenait dans sa main droite un énorme verre rempli de bière moussue. Il le tendit en cadeau à. Celui-ci hésita. Le moustachu sourit plus intensément. L'autre finit par accepter. En échange, il offrit au moustachu le verre de thé à la menthe qu'il tenait à la main. Et comme il n'avait aucun goût pour la bière ni tout autre alcool, l'homme brun traversa l'esplanade et offrit la bière à un voisin, un grand costaud à la peau rose qui aimait ça. L'homme à la peau rose, en échange, lui donna une gaufre dégoulinante de sucre dans laquelle il n'avait pas encore mordu.

Pendant ce temps, le moustachu égaré qui n'adorait pas le thé l'offrit à une femme assise près de lui. Elle lui tendit en échange un paquet de graines salées. Mais la femme n'avait pas soif, elle donna le thé à un vieux monsieur en djellaba à côté d'elle. Celui-ci dit alors à la jeune femme qu'elle pouvait aller fouiller dans sa cave et prendre l'objet qui lui conviendrait.

Elle fouilla et tomba sur une collection de petits pots de peinture d'une autre époque. Elle remonta de la cave avec un pot. Avec l'aide de ses filles, sur le champ, elle peignit en jaune le parapet de béton de son balcon, au 13^e étage de la tour.

Sur l'esplanade, les habitants furent presque aveuglés par cette tache jaune soudainement apparue. Il y eut un long cri d'admiration.

Chacun voulait en faire autant. Le bruit courut que c'était ce vieux qui cachait un stock de pots de peinture. Les gens firent la file devant lui. Les uns proposaient de lui réparer son évier, de lui préparer un repas, de l'accompagner dans ses sorties, de lui offrir une guitare - non !? bon, un oud alors ? - en échange d'un pot de peinture !

Tous ont peint le parapet de leur balcon dans des couleurs différentes. La tour ainsi repeinte brillait de mille éclats de couleurs. Elle attira l'attention de la procession de moustachus qui passait pas loin. Les moustachus arrivèrent sur l'esplanade. On dressa des tables et on fit un banquet du feu de dieu et de tous les diables. Ils étaient si occupés qu'ils en oublièrent la rituelle prière à la fée des fêtes et au farfadet des couleurs. Le lendemain, les habitants rebaptisèrent leur quartier : ce serait désormais «Palais royal !»

Epilogue

Quelques jours plus tard, la jeune femme au balcon jaune demanda au vieux qui stockait la peinture

« Pourquoi ne nous as-tu jamais dit que tu possédais tous ces pots de peinture ? »

- C'est que, personne ne m'a jamais rien demandé ...» a répondu le vieux.

LA RUE EST À NOUS !

Elisabeth Mertens

D'après la collecte réalisée dans le quartier Jonction et Midi (avril-mai 2016).



Il paraît... il y a quelques années de cela, que l'on aurait trouvé un homme perché tout en haut de l'église de la Chapelle. Il paraît qu'il était apeuré, qu'il voulait se rapprocher au plus près de Dieu, comme s'il avait le diable à ses trousses. On ignore s'il trouva Dieu, mais on sait avec certitude qu'il trouva les pompiers. Il paraît que ce n'était pas le premier... par contre, il fut le dernier.

A cette même période, il n'y a pas si longtemps, vivaient deux frères. Physiquement ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, n'importe qui aurait pu dire qu'ils sortaient du même moule familial. Pourtant, leurs intérêts divergeaient. L'un était passionné de skate, l'autre de street art. Si les personnes extérieures à ces deux milieux avaient tendance à les confondre ou à penser qu'ils étaient d'un même mouvement, celui de la rue, ce n'est pas pour autant qu'ils se sentaient tels. Skateurs et grapheurs, la rue est à eux, oui, mais leurs frontières se dessinent et se sculptent sur les trottoirs, les places et les murs.

Les deux frères se disputaient régulièrement, pour toutes sortes de raisons, essentiellement liées à la pratique de leurs activités respectives. Ceci avait le don d'amuser un troisième protagoniste. Celui-ci aimait se promener dans ce coin de ville parsemé d'églises. D'apparence élégante, ses intentions l'étaient nettement moins. Il vint un jour intervenir au milieu d'une altercation :

« Frères de la rue, j'entends que vous prêchez tout deux pour votre propre chapelle, dites-moi quels sont vos désirs ?

- Pour commencer, j'aimerais que les grapheurs cessent d'utiliser du chrome pour leur fresque, avec le soleil cela reflète et cela rend le skate impossible, dit le skateur.

- Le chrome, c'est ce qui donne la touche finale, tu n'as qu'à mettre des lunettes de soleil », rétorque le grapheur.

Le mystérieux homme élégant insiste :

« C'est du détail dont vous me parlez là, je répète ma question, quels sont vos désirs ? Et réfléchissez à ce que vous dites !

Le skateur répond le premier :

« Le skate c'est important, c'est un sport qui réunit les gens, tous les milieux trouvent ça cool ! Et nous, on adore apprendre le skate aux enfants, à tous les enfants ! C'est pour ça qu'on travaille tant, à construire notre skatepark, à donner des cours gratuits. Le problème c'est que parfois l'urbanisme vient détruire ce que nous construisons, les règles sont strictes, même si on apporte quelque chose aux gens. Des skateurs du monde entier, de toutes les cultures, viennent voir le skatepark. Je vous l'ai dit, ce sport créé du lien entre les gens. En plus on entretient l'endroit, on le nettoie avant chaque cours. Mais avec la pluie ce n'est pas facile. Il nous faudrait un toit, un endroit pour notre matériel et où on peut développer notre structure sans être embêtés. Plus d'endroits pour faire du skate car on est beaucoup de skateurs, la rue est à nous aussi, et un skatepark indoor ! »

Le graffeur embraye :

« Nous aussi on veut plus d'endroits ! Pour faire des graffs ! La ville est la proie des pubs et des bâtiments gris ternes. L'espace public doit être un espace public et pas un espace aux prises des politiques et des entreprises. Pourquoi ont-ils le droit de rendre notre ville moche alors que nous on veut la rendre belle, expressive ? L'espace public est à nous. On existe ! Ce qu'ils font c'est n'importe quoi. Et n'oubliez pas qu'une petite pancarte sur un mur va nous contenter, c'est stupide, on n'est pas là pour rentrer dans les cadres. On veut des couleurs pour la ville, on veut que l'espace public soit à nous, la rue est à nous, aux gens et pas aux publicitaires. »

L'homme mystère sourit et dit :

« Eh bien, ce sont de belles doléances que vous avez là. Voici ma proposition. L'un et l'autre vous allez parler à tous de votre combat. Celui qui parviendra à rassembler tout le quartier autour de sa demande, je dis bien tout le quartier, verra ses vœux exaucés. Quant à l'autre, il me servira... N'oubliez personnes ! Rassembler tout le quartier n'est pas aisé, le diable lui-même n'y est pas encore parvenu...Vous avez le temps d'une lunaison, 28 jours. Bonne chance ! »

L'homme disparaît, les deux frères se lancent un regard de défi et les voilà partis dans le lancement de leur campagne. L'un et l'autre scandent dans tous les coins du quartier « La rue est à nous ! » Ce n'est, en effet, pas chose aisée de rassembler le quartier. Aller à la rencontre de chacun, prendre le temps d'expliquer, répondre aux questions, réexpliquer, écouter et cela sans savoir si les gens viendront au rendez-vous. Devoir convaincre de l'intérêt du projet, alors que ce qui nous préoccupe au fond, c'est la liberté des gens. Faire valoir un discours alors qu'au fond, on n'a soi-même que faire des discours.

Les gens en ont déjà assez de leur propre réalité, pourquoi se battraient-ils avec nous ? Il y a tant de sollicitations, pourquoi cela plutôt qu'autre chose ?

On reste honnêtes, on reste cohérents et pourtant... à chacun sa liberté... et pourtant... ce n'est qu'ensemble qu'on peut faire bouger les choses... alors comment faire ? Il y a bien des sujets qui mettent d'emblée du monde d'accord, mais de là à rassembler tout le quartier...

Le 27ème jour, les deux frères sont épuisés, le hasard de leurs pas les mène à s'asseoir l'un à côté de l'autre sur un banc situé devant le bâtiment des Visitandines. Il fait très chaud aujourd'hui. Le graffeur s'adresse à son frère :

« Alors, comment ça marche pour toi ?

- Pfff je suis crevé, il y a du monde derrière, mais pas tout le monde, évidemment. Tout cela m'ennuie, ça n'a pas de sens, même si le skate indoor en a un !

- Oui, pareil pour moi, il y a du monde mais il faut tout le monde. Cela n'a pas de sens... »

Un long silence s'ensuit.

La chaleur du soleil de midi fait perler des gouttes de sueur sur les corps des deux garçons, ils sont trempés, ils suffoquent. Leurs yeux se fixent sur la fenêtre de Max. Max est le glacier du quartier, il ne tient pas d'échoppe mais son atelier est situé en bas de l'immeuble des Visitandines. Il ne tient pas d'échoppe, mais le quartier a déjà eu l'occasion de goûter ses glaces gratuitement lors de fêtes locales. Ce sont les meilleures ! Il y en a pour tous les goûts : les classiques - fraise, vanille, passion, etc. mais sa spécialité ce sont ses glaces spéciales - goût krik, goût poivrons, potiron, poire, jasmin, thé vert et bien d'autres, tant que cela vous étonne. Les frères n'ont qu'une envie : une glace de chez Max. Ils toquent à sa fenêtre. Max ouvre :

« Ah, vous aussi vous voulez une glace ! C'est que vous le savez je n'ai pas d'échoppe, c'est seulement mon atelier ici, et tout le monde vient toquer à ma fenêtre pour une glace. J'en offre avec plaisir, mais c'est au point que je n'ai plus le temps de travailler, et puis tout le monde, cela fait beaucoup. Il y a un garçon de 10 ans qui vient même toquer tous les jours. »

Le regard des frères s'illuminent :

« Tu as la même idée que moi ?

- Oui, faisons ça ! ».

Ils parlent à Max, qui sourit et acquiesce. Peu de temps après arrive le jeune garçon de 10 ans. Max lui répond :

« Aujourd'hui ce n'est pas possible, par contre, reviens demain. J'offrirai une glace à tous ceux qui veulent, ce sera une glace très spéciale avec un nom très spécial, je l'ai nommée « La rue est à nous ».

Inutile de lui préciser de faire passer le mot. Le lendemain, jour 28, tout le quartier se trouve place des Visitandines, devant chez Max, et tous veulent « La rue est à nous ».

Le mystérieux homme élégant apparaît. Il voit le grand rassemblement et devient rouge colère :

« Vous ne pouvez pas faire ça, ce n'est pas dans notre marché, nous avons convenu que tout le quartier devait soutenir l'un ou l'autre projet, vous n'êtes pas censés vous entendre sur votre quête. »

L'homme mystérieux, qui n'était autre que le diable en personne, ragea de sa défaite. Sachez que cet homme, s'il en est un... a beaucoup d'ego. Il disparut et ne revint jamais sur ce lieu de discrédit. Considérant avoir été floué, il ne réalisa pas les vœux des frères. Par contre, aucun d'eux ne dut se mettre à son service.

Les frères continuent l'un comme l'autre leur combat du mieux qu'ils le peuvent. Parce que cela en vaut la peine et la joie... et que nul besoin de se vendre au diable pour cela...

LE FANTÔME DE JONCTION

Emmanuel De Lœul

D'après la collecte réalisée dans le quartier Jonction et Midi (avril-mai 2016).



Le 7 mars 1923, après le coucher du soleil, l'ingénieur des chemins de fer Frédéric Bruneel longeait le tracé de la future jonction ferroviaire Nord-Midi. Il marchait le front haut, fier de sa paternité du projet. Il slalomait dans les rues dévastées, arpentaient les quartiers éventrés.

Il était arrivé face à l'entrée d'un tunnel en cours de creusement quand une lumière pâle attira son attention, sur sa droite, un peu plus haut. Une flamme géante, d'un jaune très clair, semblait brûler tranquillement. Il s'approcha à pas lents. La flamme tanguait doucement dans l'air immobile. Elle se dirigeait lentement de gauche à droite, le long du mur ouest d'une chapelle, dite « des Brigittines ». L'ingénieur se racla la gorge. La flamme se retourna. Deux yeux rouges dévisagèrent Frédéric Bruneel un quart de seconde. Puis la flamme disparut. Sur le mur blanc de la chapelle qu'elle venait de lécher, il eut le temps de lire l'inscription

« Ne creuse pas de trou ...».

Puis il sombra pour toujours dans la folie.

Le 12 octobre 1961, l'architecte de la société publique de logements sociaux était resté plus tard sur le chantier. Il inspectait les travaux de fondation d'une tour que l'on construisait en lieu et place du quartier miséreux qui avait été rasé. Soudain un tourbillon de nuages gris, noirs se déclencha, un vent à décorner les bœufs se mit à souffler, et schlak ! Il y eut un éclair, la foudre s'abattit aux abords de la chapelle des Brigittines, les buissons brûlèrent, laissant apparaître un pan de mur qu'ils cachaient. L'architecte était devenu sourd et aveugle – mais peut-être l'avait-il été depuis toujours ? Là où la foudre avait frappé, on pouvait lire désormais

«Ne creuse pas de trou pour un autre...»

La nuit du 13 juin 2004, pris d'insomnie, le promoteur immobilier Michel Van Tich' descendait la rue du Miroir avec ses chiens. Ceux-ci coururent vers le terrain de pétanque dans le bas de la rue, Michel Van Tich' haussa la voix et les gronda : « Alleï, pas là-dessus, ça n'est pas un crottoir, une fois ! »

Il poursuivit son chemin, prit à droite et remonta la rue des Brigittines.

Les nuages laissèrent subitement apparaître la lune. Une silhouette surgit sur le parapet de l'esplanade entre la chapelle et la tour d'habitations. Michel Van Tich' s'immobilisa et jeta un oeil en direction de la silhouette. Celle-ci se pencha comme pour détacher un chien face à une menace. Par réflexe, Van Tich' cria

« Il n'y a pas de danger, savez-vous ! »

La silhouette se releva et, avec un rictus mauvais, fixa Michel Van Tich' du regard. Plus loin, les chiens de celui-ci grognaient et tremblaient, côte à côte. Ils aboyèrent et, comme pris de panique, se mirent à courir vers le haut de la rue.

Lentement, la silhouette descendit du muret, traversa le parterre d'herbes hautes et se dirigea droit sur le promoteur. Elle le fixait toujours. Il fit face. Elle avait toujours le même rictus qui tordait son visage. Elle était à quelques pas de lui. Sans un mot, trempé

de sueurs froides, Michel Van Tich' passa discrètement la main sous sa chemise. Il saisit le crucifix qui pendait sur son torse. Au même instant, la silhouette baissa la tête et changea de route, elle marmonna :

« Ah, il n'y a pas de danger ? »

Puis s'enfonça dans la nuit noire du côté de l'église de la Chapelle et disparut. Tremblant, trempé de sueur, Michel Van Tich' se remettait lentement de ses émotions quand son regard tomba sur le mur de la chapelle des Brigittines. On pouvait y lire :

« Ne creuse pas de trou pour un autre, c'est toi qui finiras dedans ... ! »

Si vous ne me croyez pas, faites démonter la réplique de la chapelle en métal rouillé, et vous verrez ...

OUVREZ LES VOLETS !

Elisabeth Mertens

D'après la collecte réalisée dans les quartiers Jonction et Midi (avril-mai 2016) et un emprunt à un conte populaire.

Au temps où Bruxelles brussellait, partout les volets étaient grand ouverts ; les gens se parlaient de fenêtre à fenêtre, d'un coin de rue à l'autre, des perrons aux balcons, chacun connaissait ses voisins, son quartier et ses habitants... et cela s'entendait. C'est à gorges déployées, entre les bonjours, les nouvelles, les ragots, les protestations, les rires et les toasts à votre santé que s'offraient les rues de jonction, entre le sablon, le centre et la Marolle, à l'image de cette dernière.

Il y avait une flopée de petits magasins, il y en avait partout, ils étaient petits, oui, mais importants ! Les gens s'y arrêtaient, s'y croisaient, s'y racontaient leur journée. Ça babelait et ça faisait du bruit, pensez-vous ! Avec quatre épiceries, parfois ouvertes tard et souvent très tôt, les magasins de friperie où l'on trouvait de tout à deux francs quatre sous, le magasin de chaussures « Le zwarte poes » qui faisait miauler les souliers, le magasin « 100 mille casserole »... quand il sortait les casseroles pour les exposer... wat en lawaï zeg !

Il y avait le magasin de jouet où aimaient se rendre les enfants, mais ils aimaient surtout jouer dehors, sur le grand terrain vague...il y avait de la place ! On y jouait à la chasse au trésor, aux billes et cartaches, à la marelle, à faire voler des boîtes de conserve ou des hannetons au bout d'une ficelle en criant « vliegen, vliegen eindje »... Le but du jeu était de faire venir les oiseaux, c'était au premier dont le hanneton se ferait dévorer par le petit volatile, et cela faisait du bruit...

Mais pas autant que les colporteurs avec leurs charrettes, les ferrailleurs et leurs ferrailles, la vitrerie et ses vitres en devenir, ou les marchands du marché Place de la Chapelle. On faisait de l'argent avec tout à cette époque, il y avait même un acheteur de bouteilles. Ça rapportait bien, les bouteilles, et ce n'est pas ce qui manquait dans le quartier. Avec tous les cafetiers et leur chahut, leurs clients joueurs de cartes, zwanzeurs à toute heure et bagarreurs de fin de soirée, ça poignait ferme ! Mais lorsque le « blumkool » (la police) arrivait, ils se retrouvaient à nouveau amis, solidaires face au « numéro ». Cela faisait du bruit...oui !

Et je ne vous parlerai pas de l'ambiance à la sortie de la maison du peuple qui chantait « l'internationale », des rassemblements contestataires et des nombreux clubs de jeunes, dont les scouts qui chantaient à tue-tête. Savez-vous que la première unité scout de Belgique est née ici ?

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'au-dehors de la façade modeste donnée à ce que l'on nomme populaire, il y avait du bruit, il y avait de la vie ! Une vie de beaucoup d'amitié et de vœux pour un monde meilleur. Parce que, tout de même, ce n'est pas toujours facile !

Henri était écrivain public, il est allé à l'école longtemps, il savait bien écrire, son orthographe était parfaite. Il aidait ceux du quartier pour leurs lettres.

Vincent a commencé à travailler à 13 ans, il voulait absolument aider son père à la vitrerie, gagner son argent. Car ici, pour être libre, il fallait gagner de l'argent, alors autant être libre tout en aidant son père. Quand il rentrait le soir après avoir porté si lourd les vitres sur son dos, il avait les épaules en sang... mais il était libre.

Christiane, elle, cuisinait pour ses enfants, son mari et pour d'autres. On l'entendait dire chaque jour à ses enfants « Va porter la casserole chez Mariette », Mariette qui n'était plus en état de cuisiner.

Jeanne, elle, tricotait, elle ne savait pas lire, mais elle savait déchiffrer les grilles de tricot comme personne, elle faisait des pulls pour les orphelins de Saint-Vincent de Paul qui sont gardés par les « Filles de la Charité ». Vous vous souvenez de leurs cornettes ?

Pour le plaisir des enfants il y avait aussi l'hôpital de la poupée, Victor réparait les poupées et les repeignait avec beaucoup de minutie et de plaisir... Mais en réalité, figurez-vous que ses meilleurs clients, c'étaient les zwanzeurs, bagarreurs des cafés... Avec sa maîtrise du pinceau, il les aidait à cacher leurs bleus.

Henri, Vincent, Christiane, Jeanne et Victor se voyaient trois fois par semaine au café, ils jouaient au whist et parlaient, débattaient d'un monde meilleur. Parce que ce n'est pas si simple.

Et tout cela faisait du bruit... le bruit des volets, des fenêtres et des cœurs, grands ouverts.

Puis le temps passa et le bruit changea. On entendait désormais le bruit des voitures, des camions, des marteaux-piqueurs, grues, monte-charges, scies circulaires, perceuse... tout cela criait fort et prenait toute la place. On ne s'entendait plus parler, cela faisait mal, aux oreilles, à la tête... les gens se réfugièrent chez eux, ils fermèrent les volets afin de ne plus rien entendre, ou presque.

La Jonction a tout changé. Avec elle, la modernité.

Les gens sortent juste pour faire leurs courses, vite fait. Vite oui, les supermarchés sont arrivés, plus besoin de faire le tour du quartier, tout est là. Plus besoin de parler avec la vendeuse non plus, il y a tant de monde, tant de monde que l'on ne connaît plus, tant de nouveaux visages... Pas le temps, ni envie de parler, on ne se connaît pas. Les oreilles font mal et la télévision attend dans la maison aux volets fermés.

Henri, Vincent, Christiane et Jeanne prennent de l'âge, ils se voient toujours trois fois par semaine au café. Ils jouent au whist et parlent avec nostalgie du temps passé, Victor, lui, a déménagé. Depuis, les travaux sont terminés, mais le monde a changé, les voisins ont changé, on ne s'entend plus, on ne se comprend plus, les volets restent fermés.

Les noyaux de révolte se seraient-ils perdus dans les décombres des chantiers ?

Nostalgie du passé, peur du futur... Certains vous diront « On est foutus », qu'ils soient vieux ou jeunes. Pourtant, d'autres y croient encore... Qu'ils soient vieux ou jeunes...

Christiane fait partie de ces personnes. Avec toute la sagesse de son âge, elle s'assied tous les jours sur le banc à côté du seuil de sa maison. Elle a de la chance, sa maison est située près d'un petit parc, ou plutôt un jardin public, avec quelques arbres. Sa maison a toujours les volets grands ouverts. C'est sa façon de dire bienvenue à celui qui voudrait s'arrêter pour discuter.

Un jour, elle voit passer un jeune homme. Sa démarche est tendue, il grogne dans ses dents. Il est perdu dans ses pensées, ses yeux sont fixés au sol. Pris par son élan, Il se cogne la tête à un panneau de signalisation. Il beugle de douleur. Christiane s'approche, l'invite à s'asseoir, va chercher de la glace, la lui met sur le front. Le jeune homme se calme. Un peu sonné, il reste le temps de reprendre ses esprits.

Ils parlent ensemble.

Le jeune homme dit tout le mal qu'il pense de ce monde, de cette société qui encourage aux pires injustices, à l'exclusion, à la médiocrité et à la misère humaine. Il gémit sa colère contre le monde, les gens, son désespoir. Elle répond d'un appui de main sur le haut de son dos.

Dans le petit parc à coté, il y avait un arbre calciné par la foudre. Elle le désigne et, avec un sourire engageant, lui dit :

« Fais-le reflleurir, s'il te plait.

- Tu me prends pour un magicien ou quoi ? Je ne peux pas faire ça.

- Bien sûr que tu peux faire ça. Tu l'ignores encore, c'est tout. »

Le garçon pense qu'elle est folle, il part en lui faisant un salut exaspéré de la main. Il va dans l'un des locaux vides du bâtiment de la gare de la chapelle. Histoire de se reposer, se reposer oui, c'est là son abri. Il est jeune, il est sans abri... Comment le monde laisse-t-il faire ça ?

Un jour de bonne grâce, il récolte suffisamment d'argent pour manger abondamment pendant quelques jours. Il se rend rapidement chez le boucher acheter du bœuf, pour faire une bonne carbonnade. Son estomac exprime l'urgence d'un besoin, ses papilles gustatives l'affabilité d'un plaisir à venir.

À son retour dans son abri pour faire mijoter tout ça, une jeune femme est là avec un enfant dans les bras. Elle a pensé que l'abri était vide, elle a mis à chauffer une casserole d'eau. Ils sont très maigres tous les deux.

Elle chante « dors mon petit, dors, la soupe sera bientôt cuite, entends mijoter les cailloux, je t'en prie ne meurs pas de suite ».

Le jeune homme, voyant ça, grogne une fois de plus contre le monde, comment peut-il laisser faire ça ?! Permettre cela ?! Il se met à découper le bœuf, assez de morceaux pour trois estomacs, il déborde, de colère, de rage, de haine... d'amour ? Peu importe, il ne sait pas...

Ils mangent ensemble.

Un peu plus loin, Christiane sourit, elle n'y aurait jamais cru, enfin si... Par-delà ses volets grands ouverts, l'arbre a reflouri.

Une initiative de l'ARC, Action et Recherche Culturelles asbl en partenariat avec les conteurs en balade.

Ce projet a été financé dans le cadre du Contrat de Quartier Durable Jonction.

Merci à l'Antenne de quartier, à l'Action Sociale Minimex, au Comité de la Samaritaine, à la Maison de repos et de soins Sainte-Monique, à l'asbl Skateboarders et aux habitants de Jonction pour avoir si bien contribué au projet.

Une initiative de :



Avec :

